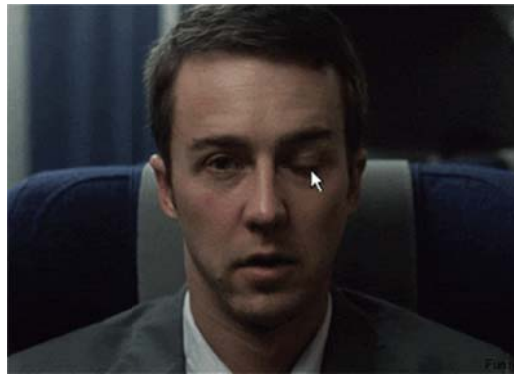


LA BOUCLE

JEAN-LOUIS RINALDINI

Puisque nous visitons cette année les *FOLIES* et plus particulièrement la folie créatrice, la boucle, donc ce qui tourne rond ou pas, ne devrait pas nous laisser indifférents,

Les Graphics Interchange Format (GIF) vous connaissez ? Ce sont des petits fichiers d'images qui ont envahi à une époque les sites internet et que l'on rencontre encore aujourd'hui au hasard de la navigation sur le web pour ponctuer un peu tout et n'importe quoi. Ils sont constitués de courtes séquences d'images répétitives de quelques secondes dont la particularité réside justement dans le fait qu'elles fonctionnent en boucle.



C'est de cette idée que s'est emparé un écrivain américain Dennis Cooper, personnage à la réputation sulfureuse avec ses personnages de marginaux ultrasexués, défonçés et morbides, son art de l'effacement de tout contour ou référent moral. Pour lui, « *les GIF sont des boucles, comme des toboggans pour l'œil ou le cerveau. Ils font tourner en bourrique, on ne peut pas les arrêter ni s'en détacher. C'est une matière stupide, dévaluée, un truc de sous-culture totale* ». Il a eu l'idée de les utiliser comme une suite de mots, d'articuler des phrases visuelles qui permettent de raconter quelque chose, de s'enfoncer dans des émotions confuses. On peut télécharger gratuitement son premier roman GIF (GIF-novel) *Zac's Haunted House* sur <http://kiddiepunk.com/>

Né en 1953 dans une famille conservatrice en Californie, il se souvient des visites de Richard Nixon dans la maison familiale, de la fortune de son père et du divorce de ses parents lorsqu'il a 13 ans quand sa mère bascule alors dans un alcoolisme psychotique qui le traumatisera comme étant la marque de l'enfer familial, d'une décadence inscrite au fronton d'une certaine réussite américaine. C'est dans cette ambiance de dislocation familiale qu'il cultive ses préférences pour la littérature française (Rimbaud, Genet) et des fantasmes extrêmes puisqu'il se lancera au lycée dans une réécriture des *120 journées de Sodome*. Sur son blog (denniscooper-theweaklings.blogspot.fr) on trouve déjà un poème-GIF, *Mum*, qui veut dire « silence » puisque pour lui « *il est important que les GIF soient silencieux, que ce ne soit pas sonorisé, car le roman est une expérience assourdie* ». « *C'est comme des boucles en musique électronique, des périodes musicales avec une rythmique qu'il faut accorder. Et ce qui est compliqué c'est que vous ne pouvez pas couper le GIF, ni l'inverser, ni zoomer dedans, sinon vous le tuez* ». Le visiteur ne tourne pas les pages, mais lit de haut en bas, en

descendant dans le chapitre comme on tombe dans un trou. Parmi les influences qui marquent son travail il cite Robert Bresson qu'il adore, comparant le montage des GIF à la prosodie abstraite du maître puritain. Laissons donc les GIF errer...

Le psychotique « ne tourne pas rond », à la différence du névrosé qui lui, n'a que trop tendance à tourner en rond. Ce sont bien ces questions que pose Lacan à propos de Joyce « Était-il fou ? ». Ainsi il avance dans *Les non-dupes errent* :

« Le savoir masculin chez l'être parlant est, irrémédiablement une erre. Il est coupure amorçant une fermeture, justement celle du départ. C'est pas son privilège mais il part pour se fermer et c'est de ne pas y arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir. Ce savoir masculin chez l'être parlant c'est le rond de ficelle. **Il tourne en rond.** En lui il y a de l'Un du départ, comme trait qui se répète d'ailleurs sans se compter et de tourner en rond il se clôt sans même le savoir ».

Formulation qui nous conduit à considérer que le savoir féminin relèverait ainsi de la psychose. Est-ce ainsi qu'il faut entendre qu'une femme ne peut rencontrer l'homme que dans la psychose ?

Dans le langage courant nous connaissons tous les expressions qui visent à qualifier le psychotique : ainsi chez lui « ça ne tourne pas rond », « il en a un grain », « il débloque ». Les psychanalystes ont vite fait d'attribuer cela à une Bejahung ratée voire à la forclusion d'un signifiant qui fait trou dans le réel. Les psychiatres, phénoménologie oblige, y voient un déficit, par exemple chez le fou paranoïaque la fausseté du jugement, la tendance immodérée à l'exagération, l'illogisme, les rationalisations défensives, la perversion de la pensée et du sentiment...

Quant à la normalité du névrosé elle se repère dans ses tentatives à s'arranger avec les inconséquences logiques, les failles dans la réalité en payant de quelques symptômes, de quelques dénégations, la dette dont il doit s'acquitter pour pouvoir vivre. Le psychotique, lui, comme le souligne Stoïan Stoïanoff, souffre de ne pas avoir tore.

À ce propos nous aurions tort d'oublier que chacune des consistances du nœud borroméen auquel nous faisons si souvent référence, peut englober l'autre, la dominer et la comprendre avec ceci en plus qu'il s'établit une sorte de circularité qui fait que si la blanche domine la bleue, celle-ci domine la rouge qui à son tour domine la blanche. C'est ce que les Soufis nous ont légué paraît-il, dans cette jolie formule qui veut que la cause soit l'effet de son propre effet, définissant ainsi une circularité des causes. Laquelle a, pour le névrosé, comme on le sait, valeur d'encyclique.¹

¹ Voir Stoïan Stoïanoff, « *Ensembles délirants délirant ensemble* » (Journées de réflexion sur les psychoses à Bordeaux, janvier 1977. Inédit. Repris dans Bôgues I).